

PEUT-ON COMPRENDRE
LES MOTIVATIONS
DES DJIHADISTES ?

15

Pour lutter contre le terrorisme, il faut identifier les raisons du terrorisme, en sachant par avance qu'il n'y a évidemment pas une cause, mais un faisceau de causes et de motivations qui vont de plus se décliner différemment selon les cas individuels et les différents pays. Il faut souligner que notre recherche ne porte ni sur le terrorisme en général ni sur la violence en relation avec l'islam, mais sur une catégorie précise de militants vivant en Europe et qui commettent des attentats sur ce continent ou partent pour le djihad en Syrie ou en Irak.

Nous disposons d'une donnée importante : la liste et la biographie des terroristes agissant en Occident. Car pratiquement tous les auteurs des attentats commis ou projetés en Europe (et aux États-Unis) ont été identifiés par la police, tandis que leur trajectoire a été plus ou moins abondamment décrite par les journalistes. On sait aussi que, pour de bonnes ou mauvaises raisons, les journalistes ont facilement accès aux sources judiciaires et policières et n'hésitent pas à les publier. Bref, d'un point de vue méthodologique, il n'y a pas besoin de faire de longues enquêtes de terrain pour connaître la trajectoire des terroristes. On dispose du matériau, on a les profils. Le problème surgit quand il s'agit de travailler sur leurs motivations.

Bien sûr, un autre problème méthodologique se pose : qui est terroriste ? Si l'on peut s'entendre sur le fait que les tueurs du Bataclan, comme ceux de *Charlie Hebdo*, rentrent dans cette catégorie (définie par les modalités d'action), faut-il considérer que tous les candidats au djihad qui partent sur le front syrien sont des terroristes ? Beaucoup de terroristes sont passés par la case djihad, mais pas tous, et tous les djihadistes

ne sont pas forcément destinés à devenir des terroristes, ne serait-ce que parce qu'il semble que Daech fasse une sélection d'emblée entre ceux que cette organisation renvoie en Occident après formation et ceux destinés à participer à des attaques-suicides sur le terrain de la guerre. Mais, justement parce que les volontaires étrangers qui partent en Syrie sont sélectionnés en priorité pour commettre des attaques-suicides et parce que aujourd'hui presque tous les terroristes agissant en Europe sont destinés à mourir en action, les deux catégories se rejoignent au moins sur un point : la mort volontaire. Nous prenons comme hypothèse que les terroristes aujourd'hui sont un sous-ensemble des djihadistes. Il n'en a pas toujours été ainsi : les djihadistes internationaux des années 1980 qui allaient en Afghanistan n'utilisaient pas les techniques kamikazes au combat et ne commettaient pas d'actes terroristes en Occident ; de même, les membres du groupe de Djamel Beghal (1997) n'ont pas été impliqués dans des attentats-suicides en Europe. Mais aujourd'hui la mort volontaire est bien l'horizon commun. On a certes plus d'informations sur les trajectoires individuelles des terroristes agissant en Europe que sur les djihadistes qui vont sur le terrain et ne reviennent pas. Cependant, si on recoupe les trajectoires de ceux que l'on a identifiés et celles des terroristes opérant en Europe, on s'aperçoit qu'elles sont proches à quelques nuances près, comme le confirme une enquête effectuée par des étudiants de l'École de journalisme de Sciences Po sur les Français décédés en Syrie¹. De même, la remarquable enquête de David Thomson, *Les Français jihadistes*², confirme les constantes identifiées. Il y a par ailleurs plus de convertis qui se font sauter sur le front du djihad que lors d'attentats en Europe, et les femmes tendent à partir en Syrie plutôt qu'à opérer sur le continent. Mais les trajectoires sont très proches et relèvent des mêmes catégories. Nous partons quant à nous d'une base de données purement française, constituée par nous et portant sur une centaine de personnes impliquées dans le terrorisme sur le territoire métropolitain et/ou ayant quitté la France pour participer à un djihad « global » entre 1994 et 2016. Tous les participants aux principales actions (réussies ou non) visant les territoires français et belge (car la connexion est constante) s'y trouvent³.

1. *Libération*, 23 mars 2016.

2. Paris, Les Arènes, 2014.

3. Attentats dits du Groupe islamique armé et gang de Roubaix en 1995, complot contre le marché de Strasbourg en 2000, groupe des Buttes-Chaumont en 2003-2005, Mohammed Merah à Toulouse en 2012, complot contre l'église de Villejuif en 2015, cellule de Cannes-Torcy (2012), Musée juif de Bruxelles (2014), *Charlie Hebdo*, Thalys, Bataclan et attentats

LE PROFIL DES DJIHADISTES

La première conclusion est que sur vingt ans les profils ne changent guère ; Khaled Kelkal, le premier terroriste élevé en France (région lyonnaise, 1995), et les frères Kouachi (*Charlie Hebdo*, 2015) se ressemblent sur certains traits précis : Français de seconde génération ; plutôt bien intégrés au début ; une période de petite délinquance ; radicalisation en prison ; un attentat ; et la mort, les armes à la main, face à la police. Le profil type des terroristes est remarquablement stable. On trouve deux catégories majeures : les seconde génération (60 % de l'échantillon) et les convertis (25 %) – les première (mais la plupart d'entre eux sont installés en France) ou dans une moindre mesure les troisième génération représentant 15 %. Presque tous sont des *born again*, qui retrouvent soudainement, après une vie fort profane (discothèque, alcool, petite délinquance), une pratique religieuse, soit de manière individuelle, soit dans le cadre d'un groupe restreint (jamais dans le cadre d'une organisation religieuse). Ils passent à l'action dans les mois qui suivent leur « reconversion » ou « conversion » religieuse. On retrouve les proportions et les caractéristiques décrites ici dans toutes les bases de données ou listings qui circulent aujourd'hui.

17

Les cibles ne changent guère non plus sur vingt ans : transports en commun et espaces publics (RER, parking du commissariat de Roubaix, marché de Strasbourg, Bataclan), lieux juifs (mais pas israéliens), comme l'école juive Ozar-Hatorah de Toulouse (Mohammed Merah), « blasphémateurs » (*Charlie Hebdo* a été menacé bien avant l'attentat du 7 janvier 2015). Si l'on compare avec l'étranger (Grande-Bretagne ou États-Unis), il manque l'attentat individuel fait, au hasard ou presque, par un individu de type « loup solitaire » (encore que certaines actions attribuées à des individus souffrant de problèmes psychiatriques peuvent relever de cette catégorie, comme la décapitation d'un chef d'entreprise par son employé en Isère en juin 2015, qui poussera le mimétisme jusqu'à se suicider).

La deuxième constante est la remarquable continuité entre tous ces réseaux : dans chacun de ces derniers, il y a au moins un acteur qui connaissait bien une ou plusieurs personnes liées à un réseau précédent. Prenons juste deux cas. Chérif Kouachi a rencontré Djamel Beghal en

liés (2015). Il ne faut pas oublier les attentats commis ailleurs en Europe (non étudiés ici) pour éviter de tomber dans le travers du « djihad français », où l'on ferait de la France un cas particulier : attentats de Madrid (2004), Amsterdam (2004), Londres (2005), suivis en Grande-Bretagne d'une série de tentatives ratées ou isolées (2006, 2008).

18 prison; il a lui-même fait partie du « groupe des Buttes-Chaumont » (2004), où il a fait la connaissance de Peter Chérif, parti au Yémen pour rejoindre Al-Qaïda; Chérif Kouachi a également connu Slimane Khalfaoui (impliqué dans l'attentat raté du marché de Strasbourg en 2000). Fabien Clain, le converti toulousain qui a annoncé depuis la Syrie les attentats du 13 novembre 2015, connaissait Merah (Toulouse, 2013) et Mohamed Dahmani (impliqué dans l'attentat du Caire de 2009 qui a tué une Française); le petit frère de Dahmani, Ahmed, était, à Bruxelles, un ami intime de Salah Abdeslam et a, comme ce dernier, joué un rôle clé dans la série d'attaques terroristes du 13 novembre et de Bruxelles. De même, Clain était lié à Sid Ahmed Ghlam, qui a monté l'attentat raté de Villejuif en septembre 2015 et dont la petite amie, Émilie L., une convertie, a ensuite épousé religieusement Farid Benladghem, dont le frère Hakim, tué par la police belge en 2013, avait été mis en cause pour ses liens avec les auteurs de l'attentat du Caire.

Enfin, les processus de formation du groupe radical sont quasiment identiques. Ils se constituent parfois autour d'une forte personnalité (Christophe Caze pour Roubaix, Olivier Corel, Djamel Beghal) ou de manière plus égalitaire: plusieurs membres partent sur le terrain du djihad (Bosnie, Afghanistan, Yémen, Syrie) et assurent ensuite l'articulation entre le groupe et un « centre » (Al-Qaïda, Daech). La structure du groupe est toujours la même: une bande de copains et de frangins, qui peuvent être amis d'enfance ou s'être rencontrés en prison, parfois dans un camp d'entraînement. Le nombre de fratries est impressionnant, d'autant que, quand elles sont absentes, elles sont reconstituées par des mariages avec la sœur du copain. Ce côté autarcique du groupe est important car cela révèle sa marginalité par rapport à la société musulmane réelle.

Un point très important ici, pour l'étude des motivations, est que le groupe n'est pas créé par une organisation extérieure. Celle-ci n'existe pas toujours: ni le gang de Roubaix ni Beghal au début ne sont affiliés à une organisation, ils la rencontrent en participant à un djihad extérieur. Le cas de Kelkal illustre plutôt une transition: jusqu'à l'attaque du RER B en juillet 1995, les attentats commis en France dans le contexte du Moyen-Orient, et qui n'avaient pas grand-chose à voir avec la radicalisation islamique, l'étaient par un commando venu de l'extérieur (rue des Rosiers, Tati) et qui cherchait à rester dans la clandestinité sans se faire prendre, soit pour récidiver, soit pour revenir au bercail. Le but de l'attentat était d'infléchir la position du gouvernement français sur un dossier précis (Liban, soutien à l'Irak contre l'Iran, soutien aux militaires algériens, comme pour le RER en 1995). Mais dès 1994 (attentat de Marrakech)

et surtout en 1995 (toujours le RER), on voit apparaître un nouveau phénomène : des organisations islamistes radicales étrangères instrumentalisent de jeunes Français de seconde génération (radicaux islamistes marocains pour le premier attentat, Groupe islamique armé (GIA) pour le second, même si dans les deux cas le rôle des services algériens reste possible, ce qui compte, c'est que les recrutés soient convaincus d'agir pour une cause islamique). Depuis, ce schéma est constant.

La conséquence est d'importance : la radicalisation précède le recrutement. Il suffit qu'il y ait un « agent de liaison » entre le groupe local et l'organisation dont le djihadiste se réclamera par la suite. Mais le groupe peut passer à l'action sans être actionné par une organisation (ce fut le cas du gang de Roubaix et des « loups solitaires » en Grande-Bretagne et aux États-Unis). Ce qui veut dire que détruire les groupes extérieurs ne mettra pas fin à la radicalisation. Si donc ces derniers, du GIA à Daech en passant par Al-Qaïda, puisent dans un réservoir existant qu'ils n'ont pas créé, ce sont donc bien les causes internes de la radicalisation qu'il faut étudier. La raison de la radicalisation n'est pas à chercher dans la logique stratégique (frapper l'Europe) ou tactique des organisations radicales (recruter des « frères » pour éviter l'infiltration ou des filles converties pour tromper la sécurité aux aéroports).

19

En même temps, il est évident que le choix que font les radicalisés de s'identifier au djihad et de se réclamer d'une organisation islamiste radicale n'est pas un simple choix opportuniste : la référence à l'islam est centrale et fait toute la différence avec les autres formes de violence chez les jeunes.

Avant de revenir sur cette question clé du registre de radicalisation, nous passerons en revue d'autres faisceaux de causes et motivations possibles.

L'ABSENCE DE CAUSES « OBJECTIVES »

À part certains traits communs que nous avons évoqués (seconde génération, convertis, fréquence d'un épisode de délinquance et retour très tardif à la pratique religieuse), il n'y a guère de corrélation avec d'autres indicateurs socio-économiques ou psychologiques qui permettraient de comprendre les motivations.

Il n'y a pas un profil social et économique type des radicalisés. Les djihadistes sont loin d'être systématiquement des produits des banlieues sensibles. Bien sûr, les banlieues sont très représentées, tout simplement parce que par définition les seconde génération s'y trouvent en surreprésentation. Mais l'ouest de Paris est tout aussi représenté que l'est, et

Nice a un nombre de djihadistes en valeur absolue supérieur à celui du 93 et surtout à celui de Marseille⁴. Les convertis viennent souvent de la province et de petites villes, voire de la campagne, comme Maxime Hauchard (né en 1992 à Bosc-Roger, dans l'Eure), ce qui contredit l'idée que les non-musulmans se convertissent par solidarité avec leurs « frères de galère » (cela arrive bien sûr et peut expliquer la surreprésentation des Antillais et des gens d'origine africaine parmi les convertis, comme les frères Granvisir, ou bien William Brigitte). Surtout, les profils des djihadistes font apparaître un groupe important de jeunes très bien intégrés et pourvus de diplômes (Kamel Daoudi, Hakil Chraïbi, Moustapha el-Sanharawi). La famille Abaaoud appartenait à un milieu de petits commerçants qui ont plutôt réussi, et le père d'Abdeslam a fait une carrière d'employé.

20 Il n'y a pas non plus de profil psychopathologique particulier des terroristes, comme l'a montré Marc Sageman, lui-même psychiatre et expert sur le terrorisme⁵. Cependant, il est intéressant de noter que les psychiatres et psychologues interviennent de plus en plus dans le champ de la radicalisation. Il y a bien sûr, comme pour toutes les disciplines, un effet d'opportunité : l'ouverture du marché de la déradicalisation, qui s'est opéré en France tardivement avec les attentats du 13 novembre. Mais cela ne suffit pas à invalider l'apport des « psys ». S'ils écartent toute pathologie, ils soulignent en général l'importance de la « blessure narcissique » des terroristes. Ce sont plutôt les psychanalystes qui contribuent à cette recherche (Fethi Benslama, Jean-Luc Vannier, Raymond Cahn⁶), parce qu'ils raisonnent moins en termes de pathologie qu'en termes de structure de la personnalité. Bref, la question n'est pas tant de définir une psychopathologie du terroriste, laquelle est introuvable, que de noter que la radicalisation joue aussi sur un faisceau d'affects que l'on retrouve bien sûr chez d'autres jeunes au comportement suicidaire (comme les lycéens américains qui font un massacre dans leur établissement et se suicident après) mais qui ne se lancent pas dans le terrorisme islamiste.

Le narcissisme étant la chose du monde la mieux partagée (à commencer

4. Carte publiée dans *Le Monde* daté du 27 mars 2015.

5. Marc Sageman, *Understanding Terror Networks*, Philadelphia (Pa.), Pennsylvania University Press, 2004.

6. « Entretien avec Fethi Benslama : islam, islamisme, musulmans... », *Mediapart.fr*, 22 novembre 2015 ; Jean-Luc Vannier, « Djihadisme et déchéance de nationalité. Les faces cachées du pulsionnel », *Republique-exemplaire.eu*, 4 février 2016 ; Raymond Cahn, « Les djihadistes, des adolescents sans sujet », *LeMonde.fr*, 8 janvier 2016.

par les experts en terrorisme), il faut aller chercher ailleurs les motifs de radicalisation.

LE VENGEUR DE LA COMMUNAUTÉ MUSULMANE SOUFFRANTE

Le plus simple est sans doute d'écouter ce que disent les terroristes. Les mêmes thèmes reviennent chez tous, résumés dans la déclaration posthume de Mohammed Siddique Khan, le chef du groupe qui a mené les attentats de Londres, le 7 juillet 2005⁷. La première motivation est l'évocation des atrocités commises par les pays occidentaux contre le « peuple musulman » (« mon peuple à travers le monde », dans la déclaration en question), la deuxième est le rôle de héros-vengeur dévolu au militant qui parle (« Je suis directement responsable de protéger et venger mes frères et sœurs musulmans » ; « Vous allez maintenant goûter la réalité de cette situation »), enfin la troisième est la mort (« Nous aimons la mort comme vous aimez la vie ») et la réception au paradis (« Puisse Dieu m'élever au rang de ceux que je révère, comme le Prophète, ses messagers, les martyrs », etc.).

21

Sous des formes diverses, on retrouve ce thème chez les frères Kouachi (« Nous avons vengé le Prophète »), ou chez Amedy Coulibaly, qui énonce à ses victimes – les otages d'une supérette casher de la porte de Vincennes à Paris – comment il leur fait connaître à leur tour la peur. De même, les bourreaux de Daech retournent la situation en habillant leurs victimes de tenues de prisonnier de Guantánamo ou en leur infligeant des morts censées dupliquer celles des victimes « musulmanes » – on brûle ou fait exploser les prisonniers. Le thème de la mort choisie et désirée est aussi récurrent (« Nous aimons la mort comme vous aimez la vie », repris par Mohammed Merah : « J'aime la mort comme vous aimez la vie ») et l'argument du paradis revient avec constance dans les derniers messages adressés à la mère, où rédemption et intercession se mêlent (la mort efface les péchés du militant, qui pourra intercéder pour les membres de sa famille, même si, à ses yeux, ils ont oublié l'islam).

Venger la oumma

La communauté musulmane que l'on veut venger n'est presque jamais spécifiée (« à travers le monde »). C'est une donnée non historique et non spatiale. On parlera plus volontiers des « croisés » que des parachutistes

7. « London Bomber: Text in Full », News.BBC.co.uk.

français lors de la bataille d'Alger (1957). Chaque conflit particulier est une métaphore d'un conflit millénaire qui ne pourra se terminer que dans une bataille finale. On va en vrac parler de Palestine, Tchétchénie, Chine, Bosnie ou Irak. Les photos d'atrocités proviennent de tous les théâtres d'opération. Les terroristes ne s'inscrivent jamais explicitement dans le temps colonial, ils rejettent ou ignorent tous les mouvements politiques ou religieux qui les ont précédés. Ils ne s'inscrivent pas dans les luttes de leurs pères, car justement ils considèrent que leurs pères ont failli et que, dans le fond, ils sont, eux, les jeunes, les seuls à être à la hauteur du temps du Prophète. Aucun ne revient faire le djihad dans le pays d'origine de ses parents, ce qui serait le cas s'il y avait une « généalogie coloniale » (la seule exception, qui ne concerne pas la France, est celle des Somaliens). On trouve ce schéma dès l'origine: le groupe de Marrakech en 1994 est composé... de Franco-Algériens. Pour les convertis, cette relation « virtuelle » à la communauté de tous les musulmans est évidente: c'est l'islam global qui les intéresse, et pas tel ou tel conflit. Il est significatif qu'aucun des djihadistes, musulmans ou convertis, n'ait, à ma connaissance, milité dans un mouvement pro-palestinien, ou bien dans un comité quelconque de lutte contre l'islamophobie, ni même dans une ONG islamique. Ils ne sont pas le produit d'une militance déçue (ce qui fut souvent le cas des gauchistes de 1968, souvent anciens du Parti communiste et militants contre la guerre d'Algérie).

Cette indifférenciation temporelle se retrouve dans le spatial. Ils pratiquent un nomadisme djihadique qui les amène là où il y a du djihad, mais aucun ne cherche à s'intégrer dans le pays où il combat (la seule exception est Lionel Dumont en Bosnie, qui épouse une jeune Bosniaque et reste après la guerre, mais ce fut dans le cadre d'une petite enclave salafiste). Leur iconoclastisme marque aussi leur indifférence à toute culture locale.

Cette vision globale s'impose aussi à l'ennemi. Il n'y a pas d'innocents: les peuples occidentaux sont responsables de l'action de leurs gouvernements, et le musulman qui ne se révolte pas est un traître qu'il n'y a pas de raison de vouloir épargner lors des attentats aveugles. Il est un peu vain de chercher une raison stratégique à chaque attaque contre un pays précis: pourquoi en 2004 frapper l'Espagne et pas l'Italie, alors que les deux participent à la coalition américaine? Il y a plus un effet d'opportunité: on frappe là où on dispose de la main-d'œuvre nécessaire.

Le héros

Ce positionnement de l'individu qui se vit comme humilié et dominé en « vengeur » et en héros solitaire est aussi une constante. L'individualisation fonctionne même quand il y a action de groupe. On mettra par exemple en valeur le héros qui se fait sauter en tête de la vague d'assaut ; la nécrologie des radicaux est une suite d'hagiographies et le corps même du martyr est au-dessus du sort commun : il est beau et exhale un parfum, ou bien il se sublime dans l'explosion.

Le narratif joue sur l'image du super-héros des films ou des jeux vidéo. Non seulement il sauve la oumma souffrante et passive, mais il a tout pouvoir : pouvoir de vie et de mort, et pouvoir sexuel. La fascination sexuelle fonctionne évidemment plus pour le djihad que pour le terrorisme.

Ce grand récit se décline sur deux registres : les références à la première communauté des croyants (le martyr, le droit aux esclaves sexuelles), la conquête des déserts et des villes, le Califat qui doit incarner cette oumma globale et virtuelle. Mais il s'inscrit aussi dans une esthétique de l'héroïsme et de la violence très moderne. La violence est mise en scène, elle est scénarisée dans des vidéos très élaborées. Cette « barbarie » n'est pas celle de l'ancien temps : elle reprend un code « sadien » – comme Pier Paolo Pasolini a su le mettre en scène dans le film *Salo* (1976). Bref, Daech s'inscrit à la croisée de deux imaginaires, l'un religieux et classique (le Califat), l'autre très présent dans une certaine culture « jeune », qui va s'exprimer aussi dans des contextes sans rapport avec l'islam – gang de rue, banditisme, comme on le voit avec le succès de *Scarface*, le film de Brian De Palma (1983), chez les jeunes. La femme du djihadiste rejoint ici celle du chef de gang, dans une culture machiste et violente. Si Marseille fournit si peu de terroristes, c'est probablement parce qu'on peut être un super-héros à kalachnikov sans avoir à passer les frontières. Et sur l'esthétique de la violence, il suffit de regarder les vidéos des narco-trafiquants mexicains mettant en scène les décapitations et tournées bien avant Daech. L'augmentation récente de volontaires pour le djihad est sans doute aussi liée à cette esthétisation de la violence (saluée par des « Like » sur Facebook), car Al-Qaïda ne jouait pas sur le registre sadien et gore de Daech.

23

La mort

Curieusement, tous ces défenseurs de l'État islamique ne parlent jamais de la charia et presque jamais de la société islamique qui se construirait sous l'égide de Daech. Il est paradoxal que l'argument selon lequel ils voulaient « juste vivre dans une vraie société islamique » est justement mis

24 en avant par les « retournés », qui récusent toute participation à l'action violente; comme si vouloir se battre et vouloir vivre sous l'islam était dans le fond antagonique. Ils veulent bien être sous la gouvernance d'un État islamique, mais ne veulent pas y vivre. Car c'est le paradoxe: ces jeunes ne sont pas utopistes, ils sont nihilistes parce que millénaristes. Le lendemain ne sera jamais à la hauteur de leur grand soir. Aucun d'eux ne participe à la vie concrète de la société des pays en djihad. Aucun d'eux n'est docteur ou infirmier, il n'y a pas de Médecins sans frontières djihadiste. Par contre, leur mort efface leur vie de péchés, ce qui explique que, à leurs yeux, la question de la pratique religieuse n'a rien de fondamental. Le nihilisme (inanité de la vie, soulignée par tous) fait partie de leur mysticisme (rejoindre Dieu). De plus, en présentant la mort comme la fin souhaitée de leur trajectoire, ils sont nombreux à insister sur leur rôle d'intercesseur: grâce à leurs sacrifices, leurs parents (et surtout leur mère) seront sauvés, malgré leur impiété. Le fils, maître de la vérité religieuse, est celui qui sauve ses parents et leur permet à leur tour et par son intermédiaire de devenir comme lui des *born again*. Le rapport de génération est inversé: le fils meurt en donnant la (re)naissance à ses propres parents.

Le passage à l'acte est donc lié à l'articulation d'une révolte personnelle, fondée sur un sentiment d'humiliation du fait de son appartenance à une « communauté » virtuelle (culturelle pour les seconde génération, choisie pour les convertis), sur un grand récit du retour à l'âge d'or de l'islam, récit scénarisé selon les codes d'une esthétique contemporaine de la violence et mis en scène par des organisations nées des crises concrètes du monde musulman (Al-Qaïda, Daech), qui ont, quant à elles, une stratégie propre (leurs leaders ne se suicident jamais).

R É S U M É

Les djihadistes français recrutent essentiellement parmi les musulmans de seconde génération et les convertis, ayant tous vécu un retour brutal à la religion en dehors de toute institution islamique ou communauté musulmane concrète. Ils n'ont pas de profil socio-économique ou psychologique particulier mais expriment leur rejet de la société en adoptant le narratif offert par Al-Qaïda ou Daech: devenir des super-héros qui vengent la communauté musulmane globale, victime des Occidentaux. Mais ce ne sont pas des utopistes travaillant à la construction d'une société plus juste: ils sont tous fascinés par la mort et meurent presque tous.